

La Mort de la gazelle

Jérémie Reichenbach

Panorama français, 45'

Vendredi 13, 18h45, Cinéma 1 / Samedi 14, 11h, Centre Wallonie-Bruxelles

Nous connaissons plus ou moins les problèmes liés au découpage arbitraire des frontières en Afrique du nord. De ces différents peuples et ethnies naît une volonté de construction nationale, le MNJ. Mais ce Mouvement Nigérian pour la Justice est considéré par le gouvernement comme un groupe de «bandits armés». En février 2007, la rébellion éclate. Le film est cependant une chronique sur l'incertitude du combat. La précarité de la vie ressemble aux traces de pneus sur le sable, il faut vite voir où elles mènent avant qu'elles ne s'effacent.

Jérémie Reichenbach: Je connais bien la région et dès que j'ai eu l'occasion d'approcher leurs groupes je suis parti. Quand je suis arrivé, il y avait une éventuelle possibilité de négociation entre le MNJ et le gouvernement, c'est pourquoi la situation était calme, les soldats étaient dans l'attente, j'ai alors compris que l'errance faisait aussi partie de la lutte.

Deux éléments ont motivé la réalisation de ce film: quand j'ai su que de très jeunes personnes que je connaissais avaient rejoint le mouvement, j'ai voulu les retrouver car leur jeunesse me touchait. Ensuite il y a eu un reportage télé qui ne montrait qu'une petite partie de leur réalité, aussitôt suivi d'une saga télévisuelle sur deux otages français. Je savais que ces journalistes ne risquaient rien mais la presse ne parlait que de cet événement et la réalité de cette région fut occultée. Je me suis dit qu'il fallait que je fasse un film avec un regard empathique tout en écartant la forme du film partisan.

Cette attente apporte un aspect psychologique au film. Vous-même, qu'attendez-vous de celui-ci?

Je veux que le spectateur s'identifie aux personnes, surtout aux jeunes qui ne comprennent pas vraiment la situation, comme nous.

Je veux qu'il abandonne sa distance d'Occidental et vive cette absence d'action et d'information, car l'aspect humain fait qu'il se passe toujours quelque chose. Pendant le tournage je souffrais aussi de cette désorientation, nous devons toujours nous tenir sur notre garde. Au montage on a donc décidé d'abandonner le recours aux panneaux explicatifs pour accentuer cette impression. Je ne prétends pas raconter l'histoire du pays car beaucoup de choses nous sont inaccessibles et je respecte cela.

À un moment une succession de plans indique une légère tension symbolique: la scène de la prise de tension cardiaque, le plan de la cocotte minute qui crache et le plan de la mitraillette qui pend comme une épée de Damoclès. Quelle était votre intention?

Au moment du tournage c'était inconscient. Au montage nous avons recréé une chronologie. C'est étonnant comme le non-respect de la chronologie du tournage, la création d'un autre ordre nous permet de retrouver la véritable impression que nous avons sur place. Comme les chaînes de télévision ne nous ont pas soutenu, au montage nous avons pris tout le temps nécessaire à l'observation des rushes, j'ai aimé cette liberté. Même si la narration paraît diluée, nous avons gardé un certain classicisme, notamment avec les changements de lumière et les petits événements de la vie quotidienne.

Vous capturez des moments humoristiques, je ne citerai pas les plus évidents, mais il y a la scène du puits où l'on voit écrit sur les poulies «un pour tous et tous pour un», et pendant que deux hommes puisent de l'eau on voit des ânes se donner de gros coups de pattes...

Je mets toujours de l'humour dans mes films, quel que soit la situation, mais je ne me souvenais plus de ce moment-là. Plusieurs ethnies cohabitent, ils apprennent aussi à se connaître. Je veux montrer aussi que ce sont des civils avant d'être des soldats, c'est pour cela que j'avais peur pour certains d'entre eux, la guerre et la mort planent.

Quand ils lèvent le camp, l'un d'entre eux, qui s'est improvisé marabout, pressent la venue d'un esprit du mal pour un de ces camarades. La scène finale est-elle à voir comme un sacrifice pour éloigner cet esprit? Est-ce le début de la guerre?

Libre au spectateur d'interpréter. Pour moi elle représente la fin de l'innocence, de la mienneté aussi. Certains sont morts aujourd'hui.

■ Propos recueillis par Nina Da Silva

